

INTRODUCTION

par Jean-Marc Besse (CNRS-EHESS),
Catherine Hofmann (BnF, Département des Cartes et plans)
et Emmanuelle Vagnon (CNRS-LAMOP)

Les jardins botaniques et zoologiques ont ceci de commun avec les cartes qu'ils sont des images du monde. Et, plus encore, qu'en eux comme dans les cartes s'expriment de puissants imaginaires au sujet du monde. On connaît des jardins qui ont été pensés comme des synthèses des paysages terrestres, et des géographes qui ont étendu leurs cartes jusqu'à en faire des jardins géographiques.

Certes, en général, de la carte géographique au jardin botanique, les échelles, les supports, les matières et les codes de la représentation ne sont pas identiques, mais cartes et jardins sont comparables cependant, du point de vue des intentions qu'ils portent et du sens des espaces qu'ils composent : il s'agit dans un cas comme dans l'autre de décrire de façon exhaustive et ordonnée le monde ou l'une de ses parties, et d'en procurer une image lisible par tout un chacun. Cartes et jardins font partie de ce grand effort scientifique qui consiste à faire voir et faire comprendre le monde, dans ses contenus, ses formes et ses espaces, naturels et humains.

Les textes rassemblés dans ce dossier sont issus de la journée d'études organisée conjointement par la Commission « Histoire » du Comité Français de Cartographie et la Bibliothèque du Muséum national d'Histoire naturelle, qui s'est tenue le 1^{er} octobre 2021 à l'auditorium de la Grande Galerie de l'Évolution. Cette rencontre se proposait d'explorer, sur un temps long, les rapports noués entre la cartographie et les jardins, notamment au Jardin des Plantes, du point de vue de l'acquisition, de l'organisation, de la représentation et de la diffusion des connaissances naturelles.

La cartographie est engagée, en effet, à des titres et sous des formes multiples dans les opérations de description et de représentation des mondes naturels et humains. De la géologie à l'ethnographie, de la botanique à la zoologie, les savoirs naturalistes ont mobilisé de façon extensive et originale les langages et les instruments cartographiques.

Il s'agissait alors d'analyser les diverses façons dont les cartes, aux côtés des autres documents de

terrain, ont été mobilisées dans la construction des connaissances naturalistes. Les échelles, les supports matériels, les sémiologies, les modes d'écriture, mais aussi les usages, qui peuvent parfois différer du tout au tout, étaient au centre de l'attention.

Ainsi, Émilie Dreyfus propose une analyse de la représentation des animaux dans la célèbre carte murale de Nicolas de Fer, *Carte de la Mer du Sud et de la Mer du Nord*, publiée à Paris en 1713. Au-delà de sa dimension spectaculaire, la très riche iconographie que contient cette carte la désigne comme une espèce d'inventaire naturaliste, moins pittoresque qu'il n'y paraît. La représentation des animaux est traversée, souligne Émilie Dreyfus, par plusieurs régimes de discours (scientifique, symbolique, politique), témoignant en outre de la concurrence entre les puissances européennes engagées dans les entreprises d'exploration et de conquête.

Mais la dimension pittoresque de la représentation naturaliste s'efface en partie, comme le montre Luc Menapace, à partir de la fin du XVIII^e siècle, au profit d'une cartographie thématique, notamment pour ce qui concerne la botanique et la zoologie. Déplacement de la cartographie vers une approche plus quantitative que qualitative, mieux à même de « gérer » et de traiter l'accumulation croissante des données recueillies sur des terrains de plus en plus vastes.

Un second aspect de cette Journée d'études, pour ainsi dire symétrique au premier, consistait à envisager le jardin naturaliste comme une sorte d'espace à caractère cartographique. En effet, le jardin propose à ses visiteurs et usagers une représentation synthétique, et accessible visuellement, des mondes naturels dont les échantillons sont parvenus jusqu'à lui et y ont été rassemblés. Mais le jardin est aussi, et d'abord, un espace matériel, lui-même projeté et fabriqué, entretenu et transformé. A quelles fins et sous quelles formes ? L'espace du jardin a certes été chargé, en quelque sorte, de la mission de faire voir le monde sous ses différentes espèces. Mais comment ses concepteurs, ainsi que les savants y travaillant, ont-ils assumé cette charge ? Autrement dit : quelle(s)

carte(s) du monde naturel ont-ils élaborée(s) et diffusée(s) par l'intermédiaire du jardin ?

Agnès du Vachat, dans son étude des jardins de l'Andalousie médiévale, montre qu'on y assiste à la mise en œuvre d'une organisation spatiale des végétaux. Les plantes sont distribuées en plates-bandes ou en damiers. L'espace du jardin est ordonné en parterres symétriquement disposés de part et d'autre d'un axe central et bordés d'allées. Malgré sa clôture, le jardin dialogue avec le monde extérieur, comme un microcosme où s'associent productions botaniques et techniques hydrauliques. Agnès du Vachat analyse les différentes figures, concrètes et symboliques, de la relation du jardin au monde : ouverture sur le paysage, nature représentée en miniature, plante ou arbre qui vient « incarner » le monde de manière concentrée.

Si Agnès du Vachat évoque les relations entre l'Orient et l'Occident dans l'espace méditerranéen, Mariana Sanchez Daza, pour ce qui la concerne, veut mettre en évidence l'importance de la découverte de l'Amérique et de ses relations avec le monde hispanique dans le développement de l'histoire naturelle moderne. Les jardins monastiques comme celui de l'Escorial tiennent une place centrale dans ce développement qui est aussi un enrichissement du savoir naturaliste. Parmi les plantes américaines, Mariana Sanchez Daza isole le tabac, dont elle analyse les modes de diffusion et d'utilisation, notamment médicinale, en Europe.

Les deux dernières contributions de ce dossier se concentrent spécifiquement sur l'histoire du Jardin des Plantes. Julien Brault décrit et analyse les transformations du jardin au cours du XIX^e siècle, à la suite du vote, en 1833, de crédits exceptionnels en faveur du Muséum national d'Histoire naturelle,

afin qu'il puisse se moderniser. C'est l'architecte Charles Rohault de Fleury qui est chargé de mener les opérations. La conception des édifices et des décors, mais aussi de l'espace même du jardin (allées, entrées), doit être envisagée comme un prolongement et un écho des ambitions scientifiques dont le Muséum est porteur : conserver et exposer l'ensemble des productions naturelles du globe, comme l'écrit Julien Brault.

Avec Dominique Juhé-Beaulaton, c'est l'époque contemporaine qui est abordée. La question est celle de l'organisation des parterres des plantes utiles à l'être humain. Le Carré Lamarck a fait l'objet de réaménagements dans les années 1990, et à nouveau depuis 2018. L'enjeu est aujourd'hui de favoriser, grâce à l'organisation d'un cheminement pour les visiteurs du Jardin, la compréhension des interactions entre les sociétés et leurs environnements végétaux. Le choix des plantes, ainsi que le dessin de l'espace du Carré, ont fait l'objet, à ce titre, d'un dialogue entre chercheurs et jardiniers.

Ainsi, au total, les diverses contributions rassemblées dans ce dossier permettent de mesurer combien, dans le cadre de l'histoire naturelle, espace du jardin et espace cartographique communiquent et se font écho. À la fois outil de classification et de transmission de ces savoirs naturalistes, cartes et jardins opposent à la profusion du monde sauvage, la maîtrise par les hommes d'un espace délimité et ordonné. L'immensité et la diversité du monde sont rendus intelligibles sur le planisphère, comme ils sont synthétisés dans le jardin clos du monastère, du palais ou du Muséum. Dans les deux cas il s'agit de proposer un espace, justement, permettant à la fois de rassembler et d'organiser la profusion des productions naturelles, et ainsi de développer la connaissance du monde.